

nous suivions ; mais nous ne pouvions nous approvisionner ailleurs, avant d'arriver à la *Ville-Bleue*, dont nous étions encore éloignés d'une centaine de lieues. Nous marchâmes donc un peu obliquement sur la gauche, et nous arrivâmes à *Chaborté*.

CHAPITRE III.

Fête des Pains de la lune. — Festin dans une tente mongole. — *Toolholos* ou rapsodes de la Tartarie. — Invocation à Timour. — Éducation tartare. — Industrie des femmes. — Mongols à la recherche de nos chevaux égarés. — Vieille ville abandonnée. — Route de Péking à *Kiaktha*. — Commerce entre la Chine et la Russie. — Couvent russe à Péking. — Un Tartare nous prie de guérir sa mère dangereusement malade. — Médecins tartares. — Diable des fièvres intermittentes. — Divers genres de sépulture usités chez les Mongols. — Lamaserie des Cinq-Tours. — Funérailles des rois tartares. — Origine du royaume de Éfe. — Exercices gymnastiques des Tartares. — Rencontre de trois loups. — Système de roulage chez les Mongols.

Nous arrivâmes à *Chaborté* le quinzième jour de la huitième lune, époque de grandes réjouissances pour les Chinois. Cette fête, connue sous le nom de *Yué-Ping* (Pains-de-la-Lune), remonte à la plus haute antiquité. Elle a été établie pour honorer la lune d'un culte superstitieux. En ce jour de solennité, les travaux sont suspendus ; les ouvriers reçoivent de leurs maîtres une gratification pécuniaire ; chacun se revêt de ses beaux habits, et bientôt la joie éclate dans toutes les familles, au milieu des jeux et des festins. Les parents et les amis s'envoient mutuellement des gâteaux de diverses grosseurs, où est gravée l'image de la lune, c'est-à-dire un petit bosquet au milieu duquel est un lièvre accroupi.

Depuis le quatorzième siècle, cette fête a pris un ca-

ractère politique peu connu des Mongols, mais que la tradition a fidèlement conservé parmi les Chinois. Vers l'an 1368, les Chinois songèrent à secouer le joug de la dynastie tartare fondée par *Tching-Kis-Khan*, et qui gouvernait l'empire depuis près de cent ans. Une vaste conjuration fut ourdie dans toutes les provinces; elle devait éclater sur tous les points, le quinzième jour de la huitième lune, par le massacre des soldats mongols, établis dans chaque famille chinoise pour maintenir la conquête. Le signal fut donné de toutes parts, par un billet caché dans les gâteaux de la lune, qu'on avait coutume de s'envoyer mutuellement à pareille époque. Aussitôt les massacres commencèrent, et l'armée tartare, qui était disséminée dans toutes les maisons de l'empire, fut complètement anéantie. Cette catastrophe mit fin à la domination mongole; et maintenant les Chinois, en célébrant la fête du *Yue-Ping*, se préoccupent moins des superstitions de la lune, que de l'événement tragique auquel ils durent le recouvrement de leur indépendance nationale.

Les Mongols semblent avoir entièrement perdu le souvenir de cette sanglante révolution; car tous les ans ils font, comme les Chinois, la fête des Pains de la lune, et célèbrent ainsi, sans le savoir, le triomphe que leurs ennemis remportèrent autrefois sur leurs ancêtres.

A une portée de fusil de l'endroit où nous avions campé, on voyait s'élever plusieurs tentes mongoles, dont la grandeur et la propreté témoignaient de l'aisance de leurs habitants. Cette opinion était d'ailleurs confirmée par des troupeaux immenses de bœufs, de moutons et de chevaux, qui paissaient aux environs. Pendant que

nous récitons le Bréviaire dans l'intérieur de notre tente, *Samdadchiemba* alla rendre visite à ces Mongols. Bientôt après, nous vîmes venir vers nous un vieillard à grande barbe blanche, et dont les traits de la figure annonçaient un personnage distingué. Il était accompagné d'un jeune Lama et d'un enfant qu'il tenait par la main. — Seigneurs Lamas, nous dit le vieillard, tous les hommes sont frères; mais ceux qui habitent sous la tente sont unis entre eux comme la chair et les os. Seigneurs Lamas, venez vous asseoir dans ma pauvre demeure. Le quinze de la lune est une époque solennelle; vous êtes voyageurs et étrangers, vous ne pourrez pas ce soir occuper votre place au foyer de votre noble famille. Venez vous reposer quelques jours parmi nous; votre présence nous amènera la paix et le bonheur... Nous dîmes à ce bon vieillard que nous ne pouvions accepter entièrement son offre, mais que dans la soirée, après avoir récité nos prières, nous irions prendre le thé chez lui, et causer un instant de la nation mongole. Ce vénérable Tartare s'en retourna; mais bientôt après le jeune Lama qui l'avait accompagné reparut, en nous disant que nous étions attendus. Nous pensâmes que nous ne pouvions pas nous dispenser de répondre à une invitation si pleine de cordialité et de franchise. Après avoir donc recommandé au *Dechiaour* de veiller avec soin sur notre demeure, nous suivîmes le jeune Lama qui était venu nous chercher.

En entrant dans la tente mongole, nous fûmes étonnés d'y trouver une propreté à laquelle on est peu accoutumé en Tartarie. Au centre il n'y avait pas de foyer; l'œil n'apercevait nulle part ces grossiers instruments de cuisine, qui encomrent ordinairement les habitations

tartares. Il était aisé de voir que tout avait été arrangé et disposé pour une fête. Nous nous assîmes sur un grand tapis rouge, et bientôt on apporta, de la tente voisine qui servait de cuisine, du thé au lait, avec des petits pains frits dans du beurre, des fromages, des raisins secs et des jujubes.

Après avoir fait connaissance avec la nombreuse société mongole, au milieu de laquelle nous nous trouvions, la conversation s'engagea insensiblement sur la fête des Pains de la lune. Dans notre pays d'Occident, leur dites-vous, on ne connaît pas cette fête des Pains de la lune ; on n'adore que Jéhovah, créateur du ciel, de la terre, du soleil, de la lune et de tout ce qui existe. — O la sainte doctrine ! s'écria le vieillard, en portant au front ses deux mains jointes. Les Tartares, non plus, n'adorent pas la lune ; ils ont vu les Chinois célébrer cette fête, et ils en suivent l'usage sans trop savoir pourquoi. — Oui, répondîtes-vous, vous suivez cet usage, et vous ne savez pas pourquoi ! Cette parole est pleine de sens. Voici ce que nous avons entendu dire dans le pays des *Kitat*. Et alors nous racontâmes, dans cette tente mongole, ce que nous savions de l'épouvantable journée des *Yué-Ping*. A notre récit, ces figures tartares étaient remplies d'étonnement et de stupéfaction. Les jeunes gens parlaient entre eux à voix basse ; mais le vieillard gardait un morne silence ; il avait baissé la tête, pour cacher de grosses larmes qui coulaient de ses yeux. Frère enrichi d'années, lui dites-vous, ce récit ne paraît pas te surprendre ; mais il a rempli ton cœur d'émotion. — Saints personnages, dit le vieillard après avoir relevé sa tête et essuyé ses yeux du revers de sa

main, cet événement terrible, qui cause un si grand étonnement à cette jeunesse, ne m'est pas inconnu ; mais je voudrais ne l'avoir jamais appris, et je repousse toujours son souvenir ; car il fait monter la rougeur au front de tout Tartare dont le cœur n'a pas encore été vendu à la nation des *Kitat*. Un jour, que nos grands Lamas connaissent, doit venir, et le sang de nos pères si indignement assassinés, sera enfin vengé. Quand l'homme saint qui doit nous commander sera apparu, chacun de nous se lèvera, et nous marcherons tous à sa suite. Alors nous irons, à la face du soleil, demander aux *Kitat* compte du sang tartare qu'ils ont répandu dans les ténèbres de leurs maisons. Les Mongols célèbrent chaque année cette fête ; le plus grand nombre n'y voient qu'une cérémonie indifférente ; mais les Pains de la lune réveillent toujours dans le cœur de quelques-uns le souvenir de la perfidie dont nous avons été victimes et l'espérance d'une juste vengeance.

Après un instant de silence, le vieillard ajouta : Saints personnages, quoi qu'il en soit, ce jour est véritablement un jour de fête, puisque vous avez daigné descendre dans notre pauvre habitation. Il n'est pas bien d'occuper nos cœurs de tristes pensées... Enfant, dit-il à un jeune homme qui était assis sur le seuil de la porte, si le mouton a suffisamment bouilli, emporte les laitages. Pendant que celui-ci déblayait l'intérieur de la tente, le fils aîné de la famille entra, portant de ses deux mains une petite table oblongue sur laquelle s'élevait un mouton coupé en quatre quartiers, entassés les uns sur les autres. Aussitôt que la table fut placée au milieu des convives, le chef de famille, s'armant du

couteau qui était suspendu à sa ceinture, coupa la queue du mouton, la partagea en deux, et nous en offrit à chacun une moitié.

Parmi les Tartares, la queue est regardée comme la partie la plus exquise du mouton, et par conséquent la plus honorable. Les queues des moutons tartares sont d'une forme et d'une grosseur remarquables; elles sont larges, ovales et épaisses; le poids de la graisse qui les entoure, varie de six à huit livres, suivant la grosseur du mouton.

Après que le chef de famille nous eut donc fait hommage de cette grasse et succulente queue de mouton, voilà que tous les convives, armés de leur couteau, se mettent à dépecer, à l'envi, ces formidables quartiers de bouilli; bien entendu que dans ce festin tartare on ne trouvait ni assiettes ni fourchettes; chacun était obligé de placer sur ses genoux sa tranche de mouton et de la déchirer sans façon de ses deux mains, sauf à essuyer de temps en temps, sur le devant du gilet, la graisse qui ruisselait de toute part. Pour nous, bien grand fut d'abord notre embarras. En nous offrant cette blanche queue de mouton, on avait été animé, sans contredit, des meilleures intentions du monde; mais nous n'étions pas encore assez sevrés de nos préjugés européens, pour oser attaquer, sans pain et sans sel, ces morceaux de graisse qui tremblaient et pantelaient en quelque sorte entre nos doigts. Nous délibérâmes donc entre nous deux, et dans notre langue maternelle, sur le parti que nous avions à prendre en cette fâcheuse circonstance. Remettre furtivement nos larges tranches de lard sur la table nous paraissait une grave imprudence; parler franchement à notre amphitryon et lui faire part de notre

répugnance pour leur mets favori, était chose impossible et contraire à l'étiquette tartare. Nous nous arrêtâmes donc au parti suivant. Nous coupâmes cette malencontreuse queue de mouton par petites tranches que nous offrîmes à chacun des convives, en les priant de vouloir bien partager, en ce jour de fête, notre rare et précieux régal. D'abord nous eûmes à lutter contre des refus pleins de dévouement; mais enfin on nous débarrassa à la ronde de ce mets immangeable, et il nous fut permis d'attaquer un gigot, dont la saveur était plus conforme aux souvenirs de notre première éducation.

Après que ce repas homérique fut achevé, et qu'il ne restait plus au milieu de la tente qu'un monstrueux entassement d'os de mouton bien blancs et bien polis, un enfant alla détacher un violon à trois cordes, suspendu à une corne de bouc, et le présenta au chef de famille. Celui-ci le fit passer à un jeune homme qui baissait modestement la tête, mais dont les yeux s'animent tout à coup aussitôt qu'il eut entre les mains le violon mongol. Nobles et saints voyageurs, nous dit le chef de famille, j'ai invité un *Toolholos* pour embellir cette soirée de quelques récits. Pendant que le vieillard nous adressait ces mots, le chanteur préludait déjà en promenant ses doigts sur les cordes de son instrument. Bientôt il se mit à chanter d'une voix forte et accentuée; quelquefois il s'arrêtait, et entremêlait son chant de récits animés et pleins de feu. On voyait toutes ces figures tartares se pencher vers le chanteur, et accompagner des mouvements de leur physionomie le sens des paroles. Le *Toolholos* chantait des sujets nationaux et dramatiques, qui excitaient vivement l'intérêt de ceux qui l'écoutaient. Pour

nous, peu initiés que nous étions à l'histoire de la Tartarie, nous prenions un assez mince intérêt à tous ces personnages inconnus que le rapsode mongol faisait passer tour à tour sur la scène.

Il avait déjà chanté quelque temps, lorsque le vieillard lui présenta une grande tasse de vin de lait. Le chanteur posa aussitôt le violon sur ses genoux, et se hâta d'humecter avec cette liqueur mongole son gosier desséché par tant de merveilles qu'il venait de raconter. Quand il eut achevé de boire, et pendant qu'il nettoyait de sa langue les bords encore humides de sa coupe. — *Toolholos*, lui dîmes-nous, dans les chants que tu viens de faire entendre tout était beau et admirable. Cependant tu n'as encore rien dit de l'immortel Tamerlan : l'invocation à Timour est un chant fameux, et chéri des Mongols. — Oui, oui, s'écrièrent plusieurs voix à la fois, chante-nous l'invocation à Timour. Il se fit un instant de silence, et le *Toolholos* ayant recueilli ses souvenirs, chanta sur un ton vigoureux et guerrier les strophes suivantes :

Quand le divin Timour habitait sous nos tentes, la nation mongole était redoutable et guerrière ; ses mouvements faisaient pencher la terre ; d'un regard elle glaçait d'effroi les dix mille peuples que le soleil éclaire.

O divin Timour, ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt ?
Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour !

Nous vivons dans nos vastes prairies, tranquilles et doux comme des agneaux ; cependant notre cœur bouillonne, il est encore plein de feu. Le souvenir des glorieux temps de Timour nous poursuit sans cesse. Où est le chef qui doit se mettre à notre tête, et nous rendre guerriers ?

O divin Timour, ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt ?
Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour !

Le jeune Mongol a le bras assez vigoureux pour dompter l'étaalon sauvage ; il sait découvrir au loin, sur les herbes, les vestiges du chameau errant..... Hélas ! il n'a plus de force pour bander l'arc des ancêtres ; ses yeux ne peuvent apercevoir les ruses de l'ennemi.

O divin Timour, ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt ?
Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour !

Nous avons aperçu, sur la colline sainte, flotter la rouge écharpe du Lama, et l'espérance a fleuri dans nos tentes... Dis-le-nous, ô Lama ! Quand la prière est sur tes lèvres, *Hormousta* te dévoile-t-il quelque chose des vies futures ?

O divin Timour, ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt ?
Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour !

Nous avons brûlé le bois odorant aux pieds du divin Timour ; le front courbé vers la terre, nous lui avons offert la verte feuille du thé et les laitages de nos troupeaux... Nous sommes prêts ; les Mongols sont debout, ô Timour !... Et toi, Lama, fais descendre le bonheur sur nos flèches et sur nos lances.

O divin Timour, ta grande âme renaîtra-t-elle bientôt ?
Reviens, reviens, nous t'attendons, ô Timour !

Quand le troubadour tartare eut achevé ce chant national, il se leva, nous fit une profonde inclination, et, après avoir suspendu son instrument de musique à une cheville de bois fixée aux parois de la tente, il sortit. Les familles voisines, nous dit le vieillard, sont aussi en fête ; elles attendent le chanteur ; cependant, puisque vous

paraissent écouter avec intérêt les chants tartares, nous continuerons encore un instant. Nous avons dans notre propre famille un de nos frères, qui possède assez bien, dans sa mémoire, un grand nombre d'airs chéris des Mongols...; mais il ne sait pas faire parler les cordes de l'instrument, ce n'est pas un *Toolholos*... N'importe, dit en riant le vieillard, *Nymbo*, approche-toi; tu n'auras pas toujours des Lamas du ciel d'Occident pour t'écouter.

Aussitôt un Mongol, qui se tenait accroupi dans un coin, et que nous n'avions pas encore remarqué, se leva promptement et vint occuper la place que le *Toolholos* avait laissée vide. La physionomie de ce personnage était vraiment remarquable; son cou était enfoncé totalement entre ses larges épaules; ses grands yeux blancs et sans mouvement, contrastaient avec la noirceur de sa figure calcinée par le soleil; enfin une chevelure, ou plutôt des poils mal peignés, et s'en allant par longues mèches de côté et d'autre, achevaient de lui donner un air tout à fait sauvage. Il se mit à chanter; mais c'était une contrefaçon, une parodie du véritable chant. Son grand mérite était de retenir longtemps son haleine, et de faire des fugues interminables et capables de faire tomber ses auditeurs en pâmoison. Nous fûmes bientôt fatigués de ses criaileries, et nous attendions avec impatience un moment de repos pour lever la séance. Mais ce n'était pas chose aisée: on eût dit que ce terrible virtuose avait deviné notre pensée; quand il avait achevé un air, il avait le détestable talent de le joindre à un autre, sans jamais s'arrêter. Nous fûmes donc obligés de subir longtemps et bien avant dans la nuit, tout l'ennui de ses longues chansons. Il s'arrêta enfin, un instant, pour prendre une

tasse de thé; il l'avalait tout d'un trait, et il toussait déjà pour se préparer à recommencer.... Mais nous nous levâmes aussitôt, nous offrîmes au chef de famille notre petite fiole de tabac à priser, et après avoir salué la compagnie nous allâmes retrouver notre tente.

On rencontre souvent dans la Tartarie de ces *Toolholos* ou chanteurs ambulants, qui s'en vont de tente en tente, célébrant partout les personnages et les événements de leur patrie. Ils sont ordinairement pauvres, un violon et une flûte suspendus à leur ceinture sont tout leur avoir; mais ils sont toujours reçus dans les familles mongoles avec affabilité et distinction, souvent ils y demeurent plusieurs jours, et à leur départ on ne manque jamais de leur donner leur provision de voyage, des fromages, des vessies pleines de vin et des feuilles de thé. Ces poètes chanteurs, qui rappellent nos ménestrels et les rhapsodes de la Grèce, sont aussi très-nombreux en Chine; mais nulle part, peut-être, ils ne sont aussi populaires que dans le Thibet.

Le lendemain de la fête, le soleil venait à peine de se lever, qu'un jeune enfant parut à l'entrée de notre tente; il portait à la main un petit vase en bois rempli de lait, et à son bras était suspendu un petit panier de joncs grossièrement tressés; dans ce panier il y avait quelques fromages frais et une tranche de beurre. Bientôt après parut aussi un vieux Lama, suivi d'un Tartare qui avait un sac d'argols chargé sur ses épaules. Nous les invitâmes tous à s'asseoir un instant dans notre tente. Frères de l'Occident, nous dit le Lama, veuillez accepter ces modiques offrandes que vous envoie notre maître. Nous lui fîmes une inclination, en signe de remerciement, et Samdad-

chiemba se hâta de faire bouillir le thé. Comme nous pressions le Lama d'attendre qu'il fût prêt : Je reviendrai ce soir, nous dit-il; pour le moment je ne puis accepter votre offre; car je n'ai pas encore marqué à mon disciple la prière qu'il doit étudier pendant la journée. Et en disant cela, il nous montrait le jeune enfant qui nous avait apporté le laitage. Il prit alors son disciple par la main, et ils s'en retournèrent vers leur habitation.

Ce vieux Lama était le précepteur de la famille, et sa fonction consistait à diriger ce jeune enfant dans l'étude des prières thibétaines. L'éducation des Tartares est très-bornée. Ceux qui se rasant la tête sont en général les seuls qui apprennent à lire et à prier. On ne rencontre dans le pays aucune école publique. A l'exception de quelques riches Mongols, qui font quelquefois étudier leurs enfants dans leurs familles, tous les jeunes Lamas sont obligés de se rendre dans les lamaseries. C'est là, en effet, que se trouvent concentrés les arts, les sciences et l'industrie; ailleurs on n'en rencontre pas les moindres vestiges. Le Lama est non-seulement prêtre; mais il est de plus peintre, sculpteur, architecte et médecin; il est le cœur et la tête, l'oracle des hommes du monde.

L'éducation des jeunes Mongols, qui n'entrent pas dans les lamaseries, consiste à s'exercer dès l'enfance au maniement de l'arc et du fusil à mèche; l'équitation surtout les absorbe presque entièrement. Aussitôt qu'un enfant est sevré, et que ses forces se sont suffisamment développées, on l'exerce à aller à cheval: on le fait monter en croupe, puis on commence une course au galop, pendant laquelle le jeune cavalier se cramponne de ses

deux mains à la robe de son maître. Les Tartares s'accoutument ainsi de bonne heure au mouvement du cheval; et bientôt, à force d'habitude, ils finissent par s'identifier, en quelque sorte, avec leur monture.

Il n'est peut-être pas de spectacle plus attrayant que de voir les cavaliers mongols courir après un cheval indompté. Ils sont armés d'une longue et lourde perche, au bout de laquelle est une corde disposée en nœud coulant; ils se précipitent, ils volent sur les traces du cheval qu'ils poursuivent, tantôt dans des ravins scabreux et pleins d'anfractuosités, tantôt sur le penchant des montagnes; ils le suivent dans les détours les plus capricieux, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à le talonner. Alors ils prennent la bride avec leurs dents, saisissent à deux mains leur lourde perche, et se penchent en avant pour faire passer le nœud coulant autour du cou du cheval. Dans cet exercice, ils doivent joindre une grande vigueur à beaucoup d'adresse, pour arrêter tout net le cheval le plus fougueux. Il arrive quelquefois que la perche, les cordes, tout est brisé; mais que le cavalier soit désarçonné, c'est ce que nous n'avons jamais vu.

Le Mongol est tellement accoutumé à aller à cheval, qu'il se trouve tout à fait désorienté et comme jeté hors de sa sphère, aussitôt qu'il a mis pied à terre. Sa démarche est pesante et lourde; la forme arquée de ses jambes, son buste toujours penché en avant, ses regards qu'il promène incessamment autour de lui, tout annonce un cavalier, un homme qui passe la plus grande partie de ses jours sur un cheval ou sur un chameau.

Quand les Tartares se trouvent en route pendant la nuit, il arrive souvent qu'ils ne se donnent pas même la

peine de descendre de leurs animaux pour prendre leur sommeil. Si l'on demande aux voyageurs qu'on rencontre où ils ont passé la nuit... *Temen dero* (sur le chameau), répondent-ils d'une voix mélancolique. C'est un singulier spectacle, que de voir les caravanes faire halte en plein midi, lorsqu'elles ont trouvé un gras pâturage. Les chameaux se dispersent de côté et d'autre, broutant les grandes herbes de la prairie, tandis que les Tartares, à califourchon entre les deux bosses de l'animal, dorment d'un sommeil aussi profond que s'ils étaient étendus dans un bon lit.

Cette activité incessante, ces voyages continuels contribuent beaucoup à rendre les Tartares très-vigoureux, et capables de supporter les froids les plus terribles, sans qu'ils en paraissent le moins du monde incommodés. Dans les déserts de la Tartarie, et surtout dans le pays des *Khalkhas*, la froidure est si affreuse, que, pendant la plus grande partie de l'hiver, le thermomètre ne peut plus marquer, à cause de la congélation du mercure. Souvent toute la terre est couverte de neige; et si le vent du nord-ouest vient à souffler, la plaine ressemble aussitôt à une mer bouleversée jusque dans ses fondements. Le vent soulève la neige par vagues immenses, et pousse devant lui ces gigantesques avalanches. Alors les Tartares volent courageusement au secours de leurs troupeaux. On les voit bondir de côté et d'autre, exciter les animaux par leurs cris, et les conduire au loin à l'abri de quelque montagne. Quelquefois ces intrépides pasteurs s'arrêtent immobiles au milieu de la tempête, comme pour défier la fureur des éléments et braver la froidure.

L'éducation des femmes tartares n'est pas plus raffinée que celle des hommes; elles ne s'exercent pas au maniement de l'arc et du fusil, mais l'équitation ne leur est pas étrangère, et elles y montrent autant d'habileté et de courage que les hommes. Cependant ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'elles montent à cheval; en voyage, par exemple, et lorsqu'il n'y a personne pour aller à la recherche des animaux qui se sont égarés. Ordinairement la garde des troupeaux ne les regarde pas; elles doivent s'occuper, dans l'intérieur de leur tente, des détails du ménage et de la couture. Les femmes tartares sont renommées pour leur adresse à manier l'aiguille. Ce sont elles qui font les bottes, les chapeaux, et les divers habits qui constituent le costume mongol. Les bottes en cuir qu'elles confectionnent sont, il est vrai, peu élégantes de forme, mais en revanche, elles sont d'une solidité étonnante. On ne comprend pas comment, avec les outils si grossiers et si imparfaits qui sont à leur usage, elles peuvent parvenir à faire des ouvrages presque indestructibles. Il faut dire qu'elles prennent bien leur temps, et qu'elle n'avancent que lentement dans leur travail. Les femmes tartares excellent dans les broderies, qui sont ordinairement d'un goût, d'une finesse et d'une variété capables d'exciter l'admiration. Nous croyons pouvoir avancer qu'on ne trouverait peut-être nulle part en France des broderies aussi belles et aussi parfaites, que celles que nous avons eu occasion de voir chez les Tartares.

En Tartarie on ne manie pas l'aiguille de la même manière qu'en Chine. Quand les Chinois cousent, il poussent l'aiguille de bas en haut; les Tartares au contraire la